

LANTERNE MAGIQUE

REVUE CRITIQUE DES THÉÂTRES, CONCERTS ETC., ETC.

Les manuscrits déposés
ne seront pas rendus.

Paraissant tous les Dimanches

Tout envoi non affranchi
sera rigoureusement refusé.

RÉDACTION

J. BUTEUX, PLATON-POLICHINELLE, A. DU GOURGUILLON

Directeur-gérant L. LABASSET
Bureaux du journal, Rue Lafond, 10 Lyon.
(Boîte dans l'allée.)

ILLUSTRATION

TOLETTOT, CABRIONIDAS ET PAUL DESRUES.

CHRONIQUE DE LYON.

Les ouvriers occupés aux démolitions de l'ancien séminaire ont trouvé cette semaine, dans un endroit du mur longeant la rue Victor-Arnaud, un étui de ferblanc qui les a vivement intrigué.

Cet étui, long d'environ trente centimètres, était entièrement oxidé; cependant il est facile de se convaincre que la personne qui l'a enfoui dans le mur avait quelque intérêt à le sauver des atteintes du temps, car les vestiges de planches pourries qu'on a retrouvé dans le lieu qui le recelait, prouvent assez qu'il était renfermé dans une boîte quand on en a fait le dépôt.

Cet étui contenait trois choses: une bague en or, une paire de ciseaux à broder et un manuscrit.

La bague et les ciseaux ne peuvent guère préciser l'époque à laquelle ce dépôt a été fait, et le manuscrit, qui pourrait peut-être nous en instruire et qui est sans doute un livre de grande valeur, est dans un tel état de décomposition qu'il n'est plus possible maintenant d'en séparer les feuilles qui tous sont collés ensemble et n'en forment plus qu'un seul.

Parmi les quelques mots qu'on a pu y déchiffrer jusqu'à présent, se trouvent les noms du royaliste Perrin de Précé et du conventionnel Georges Couthou, ce qui fait seulement supposer que l'ouvrage a rapport au siège de Lyon, en 1793.

Mais de quoi cet ouvrage traite-t-il? En vue de quoi a-t-il été fait?

Puis, que signifient aussi cette paire de ciseaux à broder et cet anneau d'or?

Mystère! Mystère!

Les amants des Muses sont vraiment malheureux; autrefois ils avaient à Lyon un musée dans les vitrines duquel ils pouvaient trouver, moyennant un faible impôt,

GUSTAVE CHAILLIER



à exposer leurs produits versifiés; ce musée, faute d'un visiteur, ou plutôt ce journal, faute d'un abonné, tomba et sa chute fut aussi calme que son existence avait été peu orageuse, on ne s'aperçut même pas de sa disparition.

Roubaix, Toulouse, Paris essayèrent de relever la feuille morte, et *La Fauvette du Nord*, qui succéda à *La Muse des Familles*, fut remplacée bientôt par *Les jeux poétiques* qui ne tardèrent pas à céder la place à *La Muse Gauloise* qui, elle aussi, mourut bientôt asphyxiée par le manque de lecteurs.

Pauvres rimeurs! pauvres poètes!

Cependant un espoir leur restait encore: Mâcon avait un organe poétique qui continuait gravement sa marche, malgré la débâcle générale de toutes ces feuilles d'*asticot* et se tenait toujours haut et fier. *La Tribune Lyrique* comptait déjà six années d'existence et nos futurs Hugo la croyaient invulnérable. Hélas! ô sort fatal! la voilà maintenant qui secoue les vers de son papier et se transforme en cancanière d'arrondissement!

Avec elle disparaît la dernière pépinière des Béranger et des Musset.

O bourgeois, sois content: les chants matérialistes des nuotés-Thérèse triomphent!

Je viens de lire une brochure intitulée *Théorie du fumeur* qui est appelée à rendre d'utiles services aux personnes qui fument la pipe, si toutefois les secrets qu'elle révèle, — ainsi que le dit l'épigraphe qui est sur la couverture, —

Ne sont pas une blague, Mais une œuvre de bonne foi.

Cependant on me permettra de ne pas croire à l'araignée trouvée vivante dans un bloc d'ambre, tant que je ne l'aurai pas vue de mes yeux.

JOSET BUTEUX.

Ah! Quel plaisir d'être comme ça.

FLANERIES D'UN LYONNAIS.

Monocle dans l'orbite, cigare aux lèvres, je flânaï un soir de l'été dernier.

Flâner ! comprenez-vous, ô lecteurs?... Si vous l'ignorez, je ne chercherai point à vous l'apprendre, cette démonstration m'entraînerait trop loin de mon sujet, du reste, je ne suis point ici pour vous faire un cours de philologie, mais pour vous faire rire : rions.

Je vous dirai donc que je flânaï à l'aventure, seul, comme de coutume ; il pouvait être neuf heures. Ma mauvaise étoile m'avait conduit aux abords du parc de la Tête-d'Or. Dédaignant la Closerie des Lilas, (c'est vous dire que je ne suis pas calicot), je m'étais engagé dans une contre-allée, humant avec délices les tièdes parfums du soir, exposant mon front aux baisers de la brise : nul bruit autour de moi, que le murmure des feuilles doucement agitées, que le clapotement lointain des joyeux palmipèdes qui se baignaient dans le lac. Toute cette poésie avait envahi mon âme, je rêvais délicieusement.

Soudain, au détour d'une allée, une forme vague, indécise, s'offrit à mes regards, et le bruit de sanglots étouffés vint frapper mon tympan.

Nul doute, c'était un représentant du sexe faible, les dames ayant, comme vous le savez, le monopole des larmes.

Supposant quelque grande douleur à calmer, je m'avançai avec componction. A mon approche les sanglots redoublèrent.

Quand je fus près de mon éplorée, (car c'était une femme, et fort belle, ma foi), jetant sur elle un regard panaché de pitié et tendre intérêt. — Madame, lui dis-je, qu'avez-vous ?

Les sanglots allèrent *crescendo*, mais pas de réponse.

— Peut-être, ajoutais-je timidement, pourrais-je apporter quelque soulagement à votre chagrin, de grâce, ouvrez-moi votre cœur.

Ces paroles bien senties parurent toucher mon inconnue qui, essuyant les plus beaux yeux que j'ai jamais vus, avec un mouchoir en fine batiste, me dit d'une voix larmoso-tragico-dramatique :

— Par pitié, Monsieur, laissez-moi ; mes larmes ont une source que nulle main humaine, fût-ce celle d'un ami, ne pourrait tarir.

Cette réponse piquant ma curiosité, je continuai d'un ton pathétique. — Et qui vous dit, Madame, que je ne sois pour vous qu'un ami ? qui vous dit que la vue de vos charmes n'a pas fait naître dans mon cœur un sentiment plus tendre et moins platonique?... et j'attendis l'effet de ma tirade qui, débitée avec âme et sous un ciel constellé, ne manquait pas de poésie.

Je dois ajouter, pour ceux qui ne me connaissent pas, que je suis jeune et assez joli garçon, du moins c'est l'avis de ces dames.

— Bon jeune homme, dit-elle, après m'avoir dévisagé à la dérobée, vous m'aimeriez ?

— Comme un fou ! exclamais-je.

— Enfant, me répondit-elle, en m'attirant à son côté, et souriant à travers ses larmes, gardez-vous d'une semblable folie, cet amour ne vous offrirait que des larmes et des déceptions ; mon cœur ne peut plus, ne doit plus aimer, je suis... mariée !

— Fatalité ! murmurais-je, en broyant convulsivement mon chapeau dans mes mains crispées.

Ce désespoir parut faire sur ma compagne une impression profonde, car m'arrachant des mains mon couvre-chef aplati comme une pieuvre (Hugo me pardonneras-tu ?) elle ajouta d'une voix caressante, dont je n'oublierai jamais le timbre, dussé-je vivre cent ans.

— Voyons, mon ami, calmez votre douleur ; il n'est hélas ! que trop vrai, pour mon malheur, je suis mariée à un monstre qui me fait subir les plus odieux traitements. Voyez, ajouta-t-elle, en me montrant son visage meurtri et ses bras sillonnés de noir, ce soir encore le brutal n'a pas craint de me mettre dans cet état pitoyable.

L'infâme ! exclamais-je, qui ose profaner ainsi des charmes qu'il ne devrait baiser qu'à genoux, et saisissant sa petite main, j'y déposai un long baiser consolateur.

Cet argument, que j'oserais appeler *ad feminam*, sembla la décider à une grande résolution.

— Ecoutez me dit-elle, toute souffrance humaine a des bornes, la mienne les a franchies depuis longtemps, il faut enfin que je me venge ! voyons, m'aimez-vous sérieusement ?

Un employé, sur la présentation du bulletin, glisse au voyageur divers colis sur le comptoir commun des effets ; mais M. de la Jobardière s'aperçoit alors qu'il lui manque un étui à chapeau dans lequel il a enfermé un resplendissant couvre-chef tout neuf, qu'il réservait pour honorer Paris de sa présence. Alors, après une recherche assez longue on finit par découvrir le bienheureux chapeau dans son enveloppe, mais réduit à l'état de galette fenillette.

Une charmante attention de messieurs les employés du chargement avait amené le placement d'y-celui entre un ballot de marchandises et une caisse de fer laminé.

Désespoir et fureur de M. de la Jobardière !... Il enjoint à l'employé de lui octroyer un couvre-amour valide, en remplacement de celui qu'on lui a mis sous presse.

— Si je vous aime ! ô ma belle inconnue ! soupirez-je.

— Hé bien, je veux être à vous, votre amour sera ma vengeance...

En entendant ces mots, éperdu, fou de joie, je me précipitai à ses genoux, et portant ces deux mains à mes lèvres, je les couvris de baisers.

Soudain, pareille à la statue du Commandeur, une ombre menaçante se dressa à quelques pas devant nous...

— Ciel !... mon mari !... murmura la frêle créature, et tremblante, affolée, demi-morte, elle se laissa choir dans mes bras.

Le mari armait silencieusement un pistolet.

J'avais froid dans le dos, mes genoux tremblaient.

— Oh ! par grâce ! fuyez, me dit-elle d'une voix suppliante ; s'il vous tuait, je mourrais !

J'étais sans arme, je n'avais qu'une minime confiance dans mes biceps, qu'auriez-vous fait à ma place ?...

Je ramassai vivement mon chapeau et m'enfuis à toutes jambes.

Minuit étaient sonnés depuis longtemps quand j'arrivai à ma porte, brisé par l'émotion et par la course effrénée que j'avais fournie.

Machinalement je voulus m'assurer de l'heure....

Enfer et damnation ! ma montre était absente.

Une pensée douloureuse traversa mon cerveau, je portai vivement la main à mon gousset... mes cheveux se dressèrent alors sur ma tête, un nuage passa devant mes yeux, je m'affaissai devant la loge de mon concierge... ma bourse avait aussi disparue !

Anathème ! j'avais été volé par d'adroits *pick poken* !

Hélas ! il ne me restait rien, que ma honte et... un chapeau réduit à l'état de fromage !...

Triste ! triste !! triste !!!

Anatole DU GOURGUILLON.

MONSIEUR DE LA JOBARDIÈRE A PARIS.

Un honorable contribuable de notre ville, M. de la Jobardière, (tel est le nom prédestiné de notre héros), s'était enfin destiné à réaliser le rêve de toute sa vie : — Voir Paris !

Notre lyonnais avait fait coïncider son voyage avec l'époque des grandes eaux de Versailles.

Le parcours en chemin de fer de Lyon à la capitale fut ce qu'il est toujours, quand il n'arrive pas d'accident, parfaitement monotone.

Après son entrée fort peu triomphante dans la ville du macadam, M. de la Jobardière, au débarcadère du chemin de fer, réclama ses bagages.

Ici commence notre récit :

— Adressez-vous à l'administration ! répond celui-ci avec toute la stoïcité d'une conscience pure.

— L'administration ! je ne la connais pas, moi, votre administration !!! Je veux mon chapeau et tout de suite ou je fais un procès !...

Comme cela arrive toujours en pareil cas, quelques personnes s'étaient amassées pour jouir de la discussion, (il est si doux de voir se quereller ses semblables !)

Au mot de procès, un monsieur prend la parole.

— Un procès ! Oh ! monsieur vous en avez parfaitement le droit ! seulement je vous engage à vous pourvoir promptement, car c'est quelquefois un peu long.

Comment ! long ? pourquoi cela ? c'est on ne peut plus simple à juger, je pense !

— Oh ! c'est clair comme un miroir d'aveugle !

CONCERTS.

Il est avéré, dans un certain monde, que c'est tout à fait bon genre d'assister à tous les concerts qui se donnent, n'importe où, pourvu que l'on y fasse de la *grande* musique.

On s'y ennue bien un peu, on y baille même fort souvent ; mais néanmoins on y entend du Mendelssohn, du Mozart et de tous les soi-disant grands-maîtres, et ça pose ; puis, c'est la mode.

Le lendemain, deux amies se rencontrent :

— Bonjour, chère ; es-tu allée au concert, hier matin ? — Non. — Bah ! mais toi seule y manquais alors ! — Etait-ce bien ? — Oh ! oui ; il y avait de fort jolies toilettes. — Et la musique ? — Très-gentille : on a joué une polka adorable.

Ainsi Gluck, Mendelssohn, Beethoven, etc., se résument par ceci : une *polka* trouvée *adorable* et qui est peut-être du dernier violonneux venu.

On m'objectera qu'un tel jugement ne fait pas loi et qu'il y a des exceptions ; sans doute, je ne le conteste pas. Mais ce qui est moins contestable encore, c'est que nous, Français, peu sérieux par caractère, nous aimons les plaisirs légers, et je ne vois pas la nécessité de trouver magnifique une chose que, dans notre *for intérieur*, nous sentons être assommante.

Parlez-moi des concerts de jour donnés dans les temples de la chanson ; voilà qui est réjouissant et qui est surtout éminemment français. Trouvez-moi donc quelque chose de plus guilleret, de plus frétillant, — sans pour cela manquer de cachet artistique, — que le concert donné à l'*Eldorado*, au bénéfice de l'intelligent régisseur de cet établissement.

Romances, chansonnettes, duos bouffes, trio de grand-opéra, danses comiques, fantaisies sur hautbois, tyroliennes, chœurs, ouvertures de grand orchestre !... — Il y avait de tout cela dans le programme et tout cela à fait plaisir.

Si la place qui m'est accordée pour ma critique était moins restreinte, je me ferais un plaisir de rendre un compte fidèle de cette charmante matinée musicale et de donner à chacun des artistes la part d'éloges qui lui revient ; mais il ne me reste plus que quelques lignes et il faut que j'en profite pour présenter à mes lecteurs Isidore Laroue, un jeune ténor, notre compatriote, qui, en ce moment à l'*El-*

dorado, fait les délices des âmes rêveuses, amantes des plaintives mélodies et des blanches-pointées. Que de soupirs il fait naître dans les jeunes cœurs portés à la rêverie, quand, avec sa vigueur ordinaire, il lance amoureusement ce gracieux refrain de l'aromance en vogue :

Femmes et fleurs, Dieu vous fit d'un sourire
Et nous donna l'âme pour vous chanter.



M. Laroue est un ténor plein d'avenir. Avec un peu de travail il pourra se lancer au théâtre et je suis certain qu'il réussira à s'y faire un nom, car il a de la méthode, du style et surtout il phrase très-bien ; c'est, du reste, un élève du Conservatoire et l'accueil que le public calme du concert de dimanche matin, — public qu'il ne faut comparer en rien à celui bruyant, distrait et buveur des choppes, qui prend les tables d'assaut le soir, — l'accueil, dis-je, qui lui a été fait après son interprétation du grand air de *la Reine d'un jour*, a pleinement confirmé l'opinion que je m'étais faite sur le talent de ce jeune artiste.

Nous ne publions pas aujourd'hui la biographie du comique Challier qui vient de faire sa rentrée au *Casino* ; nous voulons entendre cet artiste dans son nouveau répertoire avant de nous prononcer sur lui.

JOSET BUTEUX.

vous gagnerez même certainement en première instance : une affaire de deux ou trois mois seulement avec le renvoi à huitaine...

— Trois mois !

— Oui monsieur, mais il y a appel ; cette fois vous perdez indubitablement, encore deux mois environ ; puis cassation, à peu près autant ; et enfin, cour suprême où vous avez quelques chances de vous relever : total une dizaine de mois pour savoir à quoi vous en tenir ; et si vous gagnez, vous en serez quitte pour six cents francs d'avocat, trois ou quatre d'avoué et l'enregistrement ; total, douze cents livres, tout au plus, pour avoir un chapeau de quatorze francs, que le chapelier de l'administration vous fera trop petit ou trop grand, suivant la lune, mais qui, dans tous les cas, se trouve juste être de la forme qu'il vous est le plus désagréable de porter.

Ecrasé sous cette avalanche de prédilections funestes, M. de la Jobardière n'en demande pas d'avantage et se contente alors de joindre tristement son gibus laminé au reste de ses colis.

— Où faut-il conduire les effets de Monsieur ? dit l'employé.

M. de la Jobardière se rappelle alors qu'il n'a pas encore de domicile légal.

— Alors au dépôt de la gare !... dit l'employé. Monsieur n'aura qu'à envoyer son adresse pour l'expédition.

Assez contristé par cette mésaventure, M. de la Jobardière sort du chemin de fer en se demandant où il va désormais reposer ses membres.

TIGE DE BOTTE.

(La suite au prochain numéro.)

LA CANTATRICE ET L'ARTISAN.

Paroles de Camille DÉSIREUX. — Musique de Victor DIDIER.

REFRAIN :

Chantez, chantez, bonne cigale,
Vos chants attestent les beaux jours,
Votre romance est sans égale
Pour le cœur qui chérit toujours.

I

Jadis bonhomme La Fontaine,
Disait : fourmi ne prête pas ;
Maintenant, chose plus certaine,
C'est elle qui porte ses pas
Vers la cigale harmonieuse,
Pour lui donner gentille part
De sa sueur laborieuse,
Disant avec bien doux égard :

II

C'est que la fourmi de notre âge
Ne vit pas seulement de grains ;
Pour entretenir son courage,
A son âme il faut des refrains ;
Sans eux l'astre de la pensée,
Heurté par tant de maux divers,
Ne verserait qu'ombre glacée
Sur notre sceptique univers.

III

Voyez l'opulent égoïste,
Comme sa fabuleuse sœur,
Sur l'indigent point ne s'attriste,
Et du chant marquant la douceur,
L'amitié pleure et l'amour baille
A sa froide société,
Tandis que Job dit, sur sa paille,
Plein d'une amoureuse gaîté :

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Raie pend des lézards autour de vous.
Répandez les arts autour de vous.

CORRESPONDANCE.

A M. X.Y. — A quoi pensez-vous donc pour n'envoyer plus rien.

A M. Jacques Doseil. — Nous voudrions bien, mais nous n'osons pas.

Pour en terminer avec la correspondance de messieurs Mayet et Lutrin, nous répondrons seulement que nous manquons moins d'honnêteté qu'eux de politesse.



Paroles de Camille DÉSIREUX .

Musique de Victor DIDIER .

PLANO.

Allegro *rall.*

Chantez, chan-tez bon-ne ci-- ga-le, Vos chants at-- tes-- tent les beaux jours, Vo-tre ro--man-ce est sans é-gale Pour le cœur, pour le

cœur qui ché--rit, qui ché--rit tou-jours.

rall.

Ja-dis bon--hom-me La Fon--tai-ne di-sait four-mi ne pré--te pas Main-te-nant cho-se plus cer--taine c'est el-le qui por-te ses pas Vers la ci-

ga--le har-mo-nieuse pour lui don-ner gen-til-le part de sa su--eur la--bo-ri--eu--se Di--sant a-vec bien doux é--gard :